



Frédéric Bouchard, Pierre Doray et Julien Prud'homme (dir.)

Sciences, technologies et sociétés de A à Z

Presses de l'Université de Montréal

Économie évolutionniste

Jorge Niosi

DOI : 10.4000/books.pum.4289
Éditeur : Presses de l'Université de Montréal
Lieu d'édition : Montréal
Année d'édition : 2015
Date de mise en ligne : 7 novembre 2017
Collection : Thématique Sciences sociales
EAN électronique : 978-2-8218-9562-1



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

NIOSI, Jorge. *Économie évolutionniste* In : *Sciences, technologies et sociétés de A à Z* [en ligne].
Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2015 (généré le 01 mars 2024). Disponible sur Internet :
<<https://books.openedition.org/pum/4289>>. ISBN : 978-2-8218-9562-1. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pum.4289>.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Économie évolutionniste

Jorge Niosi

L'économie évolutionniste et institutionnaliste est une école hétérodoxe de la science économique. Ses origines remontent à la fin du 19^e siècle avec les travaux de l'économiste américain Thorstein Veblen (1857-1929), critique de l'économie du marché et des théories néoclassiques. Parmi ses principaux travaux on trouve l'article « Why Economics Is Not an Evolutionary Science ? » (1898), et l'ouvrage *The Theory of the Leisure Class: an Economic Study of Institutions*, publié en 1899. Un autre précurseur est John R. Commons (1862-1945), professeur à l'Université de Wisconsin-Madison et auteur de nombreux ouvrages dont *Institutional Economics* (1934). À l'approche de la Deuxième Guerre mondiale, cette école est représentée par Joseph Schumpeter, un économiste autrichien émigré aux États-Unis et devenu professeur à l'Université Harvard.

Ces économistes évolutionnistes et institutionnalistes s'opposaient à la pensée néoclassique et marginaliste qui prenait de plus en plus d'ascendance sur la discipline, mais ils n'ont jamais réussi à renverser la tendance. Ils constituaient un courant certes minoritaire, mais écouté de la science économique.

Le véritable démarrage du courant évolutionniste moderne a été la publication du livre de Richard R. Nelson et Sydney Winter, *An Evolutionary Theory of Economic Change* (1982). Cet ouvrage condense de nombreuses idées hétérodoxes de la science économique et leur donne une unité remarquable (voir *Modèles scientifiques*). Il pose divers principes de base. L'un est la « rationalité limitée » des agents économiques, dont on ne peut considérer qu'ils manifestent une rationalité parfaite, comme le présument les néoclassiques, et dont la rationalité est plutôt limitée par des connaissances imparfaites et des capacités de calcul restreintes. Un principe corollaire est celui d'« apprentissage », déduit du fait que les agents sont contraints d'apprendre par divers moyens dont la pratique, la recherche et la consultation. Le concept d'apprentissage, crucial à la théorie évolutionniste, s'accompagne de celui de « variation », qui indique que des agents présentant un stock variable et imparfait de connaissances mettront en place des stratégies très différentes les unes des autres. Les entreprises, par exemple,

appliquent diverses stratégies de financement, de commercialisation ou de recherche et de développement. Ces stratégies, un peu comme les mutations biologiques, comportent une part de hasard car les agents ne disposent jamais d'une information complète. De façon complémentaire, le principe de « sélection » veut que, les agents économiques mettant en jeu diverses stratégies et technologies, les marchés (privés et publics) font un choix parmi ces stratégies, eux aussi avec une connaissance limitée. Contrairement aux économistes néoclassiques, les évolutionnistes estiment ainsi que, puisqu'aucun agent ne dispose d'une information complète et parfaite, il n'est pas possible d'en arriver à une situation d'« optimum », c'est-à-dire à une situation d'équilibre stable et durable comme l'équilibre de Nash ou de Pareto. Au contraire, les systèmes économiques des évolutionnistes peuvent être tant en équilibre (y compris un équilibre entre chômage et sous-emploi) que dans un déséquilibre permanent, ou, encore, peuvent faire coexister plusieurs systèmes différents sur le plan de l'équilibre. Enfin, les évolutionnistes notent que pour contrer la rationalité limitée et l'incertitude inhérentes à l'économie, les entreprises et autres organisations instituent des routines, c'est-à-dire des modes de comportement récurrents (visant la production, le recrutement, la promotion, les ventes ou la R-D) qui sont à l'origine des capacités, mais aussi des rigidités, des organisations (voir *Alliances technologiques* et *Diffusion de l'innovation*).

L'approche évolutionniste est modélisable en utilisant la dynamique des systèmes, comme l'a montré Sterman, mais aussi la théorie des jeux et les chaînes de Markov, comme l'ont montré respectivement Axelrod ou Nelson et Winter. Cette approche a bien des qualités, mais aussi des lacunes. La plus importante est la macro-économie. Au moment où les thèses keynésiennes reviennent hanter l'économie néoclassique à la suite des crises de 2000 et de 2008, les évolutionnistes ont peu de choses à dire sur la situation macro-économique actuelle. Ils auraient intérêt à se rapprocher des idées de néokeynésiens comme Joseph Stiglitz et de postkeynésiens comme Hyman P. Minsky. Cependant, leur approche, même incomplète, représente l'une des voies les plus prometteuses pour sortir la science économique de son actuel manque d'intérêt. Certains auteurs, comme Whalen, explorent cette voie en soulignant les convergences entre les perspectives institutionnalistes et keynésiennes.



- Axelrod, R. (1984), *The Evolution of Cooperation*, New York, Basic Books.
- (1997), *The Complexity of Cooperation*, Princeton University Press.
- Commons, J. R. (1934), *Institutional Economics*, New York, Macmillan.
- Minsky, H. P. (1986), *Stabilizing an Unstable Economy*, New Haven, Yale University Press.
- Nelson, R. R. et S. Winter (1982), *An Evolutionary Theory of Economic Change*, Boston, Belknap Press.
- Sterman, J. (2000), *Business Dynamics, Systems Thinking and Modeling for a Complex World*, Chicago, Irwin.
- Stiglitz, J. (2011), «The failure of macro-economics in America», *China and the World Economy*, vol. 19, n° 5, p. 17-30.
- Veblen, T. (1898), «Why economics is not an evolutionary science?», *Quarterly Journal of Economics*, vol. 12, n° 3, p. 273-297.
- (1915 [1899]), *The Theory of the Leisure Class: An Economic Study of Institutions*, Londres, Macmillan.
- Whalen, C. J. (2008), «J. R. Commons and J. M. Keynes on economic history and policy: the 1920s and today», *Journal of Economic Issues*, vol. XLII, n° 1, p. 25-42.

Économie, science et technologie

Franck Jovanovic et Christophe Schinckus

Le traitement de la technologie et de la science par les sciences économiques est devenu l'élément le plus important des modèles de croissance et de la spécialisation des pays dans le commerce international. Cette problématique amène à s'interroger sur les conditions « techniques » d'obtention d'une croissance. Dans cette perspective, la science et la technologie sont aujourd'hui des éléments-clés pour expliquer et stimuler les performances économiques et le bien-être social.

Ce sont les modèles de croissance endogène, développés au cours des années 1980, qui ont cherché à expliquer l'origine de ce progrès technique (voir *Économie de l'innovation et Alliances technologiques*). Ces modèles, principalement développés par Paul Romer, Robert E. Lucas, et Robert Barro, ont abandonné l'hypothèse d'un progrès technologique exogène et reconnaissent que le changement technologique constitue un produit de l'activité économique et figure parmi les sources fondamentales de la croissance. Le progrès technologique dépend alors du comportement, des initiatives et du développement des compétences